

CHAPITRE VII

METANOIA ET DEVOILEMENT

I

Dieu est lumière, lumière incréée. Par la face interne qu'elle présente à Dieu, la haute région de l'âme reçoit directement l'influx de l'Exister divin à la manière, je l'ai dit, dont un miroir reçoit la lumière du soleil. Mais la créature, à l'ordinaire, n'a aucune conscience de cette réception, et cela parce que son esprit est absorbé par la contemplation des choses du monde et distrait par elles du mystère dont cet esprit est le lieu. Le dévoilement se produit quand l'*Ipsum esse* se fait connaître à l'esprit en opérant une rupture radicale des relations qu'habituellement l'esprit soutient avec les choses du monde. C'est le monde qui voile l'Exister divin, même quand l'esprit et l'intelligence mentale ont la conviction que le monde et ses « multiples splendeurs » expriment et proclament la gloire de Dieu. Le dévoilement de l'Exister divin au plan supérieur de l'esprit implique un acte de conscience à ce plan même, c'est-à-dire au plan de l'intellect agent. Quand l'esprit cesse d'être absorbé non seulement par le spectacle des choses du monde sensible, mais encore par celui des opérations mentales qu'il subsume ; en d'autres termes, quand l'intellect agent cesse d'agir en direction de tout ce qui est objectivement « là devant » lui : pensées mentales aussi bien qu'images ou choses sensoriellement perçues, — alors il y a prise de conscience du mystère de la réception de l'influx existentiel divin et, par conséquent, dévoilement.

Metanoia : « retournement », « conversion », mouvement de « volte » qui arrache l'esprit du spectacle du monde pour le tourner du côté opposé au monde. « Pareil à un regard supposé incapable, autrement qu'avec le corps tout entier, d'évoluer de ce qui est obscur vers ce qui est lumineux, de même, c'est avec l'âme tout entière que doit s'opérer, à partir du monde du devenir, la conversion de cet organe (*il s'agit de l'esprit*), jusqu'au moment où il sera enfin capable, dirigé vers le réel (*le monde des Idées divines*), de soutenir la contemplation de ce qu'il y a, dans le réel, de plus lumineux (*le Bien*,

au sommet du monde des Idées). » Platon, dans ce texte de *République* VII, 518, c, a manifestement en vue la « conversion » lente et méthodique opérée par l'âme tout entière, et il est très certain, comme j'aurai l'occasion de le dire d'une manière plus explicite, que seule une *metanoia* lente et méthodique rend l'âme tout entière capable de soutenir le dévoilement de la Réalité divine quand l'âme prend conscience de cette Réalité par la face interne de son esprit ; tandis que je m'attache plus particulièrement ici à ce qu'il advient de l'âme à l'occasion d'une *metanoia* soudaine et foudroyante qui est plus une *révolution* qu'une *conversion*.

II

Jean Guittou rapporte que lorsque M. Pouget (1) commentait l'Évangile de saint Marc, il avait soin de faire noter toute la force du premier mot que la tradition la plus ancienne a placé sur les lèvres du Christ : *metanoëite kai pistenete en tô Evangeliô* ; ce qu'on traduit d'ordinaire : « Faites pénitence et croyez à l'Évangile » (2). Mais, disait M. Pouget, « la *metanoia* est plus que la simple pénitence (*metameleia*), ou même que la conversion, cette *métastrophe* dont a parlé Platon dans *La République* ; elle désigne un changement de *noein*, c'est-à-dire d'état d'esprit. Elle inclut en elle la plus profonde des pénitences, qui n'est pas de prendre un cilice et de manger des sauterelles, mais de renoncer à son propre esprit ».

En latin, *conversio* signifie « mouvement circulaire », « révolution », « renversement » ; mais la conversion est aussi bien « métamorphose », « mutation », « transformation », « transmutation », « retournement ». Toute *metanoia soudaine* implique un « renversement des perspectives », c'est-à-dire une révolution de l'esprit qui, se retournant sur lui-même, cesse de voir ce que, jusque-là, il n'avait cessé de voir et voit *soudain* ce qu'il n'avait jamais vu. Les hommes de notre temps qui n'ont en bouche que les mots de révolution ou de révolte seraient avisés de méditer sur la « révolution » métanoétique, ce « retournement » qui permet à l'esprit d'expérimenter la Réalité absolue. Tel d'ailleurs qu'il est construit en grec, le mot *metanoia* suggère un dépassement de toute connaissance mentale, à savoir non seule-

(1) *Portrait de M. Pouget*, ch. V.

(2) *Marc*, I, 15.

ment la connaissance opérée par la pensée discursive (*dianoia*), mais aussi celle qu'opère la *noésis* car, effectivement, l'une et l'autre relèvent du mental (*noïkos*) tandis que la connaissance métanoétique relève directement de l'esprit (*noûs*). Tout se passe alors comme si l'Exister divin, se manifestant, obligeait l'esprit à opérer une révolution sur lui-même. Ce retournement détourne l'esprit du spectacle du monde et du « moi » auquel il est lié et, de ce fait, le rend capable de prendre conscience de l'Exister infini qui se dévoile à la face qu'il présente à cet Exister.

Métamorphose. Passage d'un état de l'être à un autre. Toute *metanoia soudaine* équivaut à une seconde naissance : elle est mort à une chose et naissance à une autre. C'est une fin et tout à la fois un commencement. Commencement : *initium*. Ce qui prend fin, c'est la vie de tous les jours, faite d'habitudes, familière et rassurante, aimée en dépit des amertumes et des souffrances dont elle est pétrie. Et, ce qui commence (mais on ne le sait pas) c'est, de quelque façon, l'autre vie, qui est vraie vie en regard de la vie quotidienne.

III

Comme un éclair sillonne la nuit et montre, un bref instant, ce qui, jusque-là, était invu, une clarté aveuglante, avec une force extraordinaire, fait irruption soudain et révèle au sujet qu'elle écrase le mystère de ce qui est et de ce qui n'est pas. Rien n'est plus certain. Mais l'éclair se borne à rendre visible dans la nuit ce qui est naturellement visible lorsqu'il fait jour ; il ne révèle donc rien qui ne soit, ou qui ne puisse naturellement être connu de l'observateur qu'il surprend, tandis que la foudroyante *lumière métanoétique* qui fait irruption dans un esprit dévoile à celui-ci ce qu'il avait absolument ignoré jusque-là, mais dont, dans un spasme spirituel effrayant, *il se souvient* soudain, à savoir l'Exister infini, et l'incapacité où il se trouve de s'en distinguer ; car tout se passe en un tel instant comme si l'intellect agent était lui-même cette insoutenable lumière. Et qu'on veuille bien noter que, chez celui qui est marqué du signe qui l'appelle, la grande *metanoia* peut s'accomplir à n'importe quel moment de l'existence la plus paisible, sans raison apparente ni prodrome annonciateur. Soudain, comme la mort, la voici. Alors, tiré du sommeil profond au sein duquel il rêvait les choses, et lui-même au milieu des choses, le sujet, les yeux

de l'esprit grand ouverts, voit l'unique Réalité telle qu'elle est : vision qui abolit d'un seul coup, avec tout ce qui a « nom et forme », tout ce qui, jusque-là, constituait sa raison d'être(3).

Dévoilement : voir existentiellement la Réalité divine comme elle me voit en m'existencifiant et, en même temps, puisque c'est elle qui est la source de toute existence, voir que rien n'existe que cette Réalité même qui retentit dans l'esprit et opère l'extinction de tout ce que cet esprit subsume, à savoir toute pensée, toute connaissance sensorielle, le monde lui-même : tout cela n'existe pas, n'a jamais existé, n'existera jamais. Voilà ce qui est dévoilé.

Plus tard — des mois et des années plus tard — la créature à qui ce dévoilement a été accordé, et qui a, d'autre part, aperçu la voie de son salut d'individu, comme je tenterai de le dire, cherche à comprendre. Est-il possible qu'elle « ait été Dieu » et que le monde soit une gigantesque illusion ? La seule solution est que l'Exister divin se soit miré dans le miroir de son esprit.

IV

La comparaison du miroir propose la prise en considération de quatre couples de termes : d'abord, le Soleil, qui est la Réalité divine. Ensuite le miroir qui reçoit la lumière, et c'est *la face interne* de la haute région de l'âme appelée esprit, face offerte à cette divine Réalité. Ensuite encore, le flux lumineux qui émane du Soleil et frappe le miroir, et c'est l'irradiation de tous les Aspects divins réunis en un seul faisceau « incolore » qui n'est connu qu'en mode existentiel. Enfin, l'image du soleil dans le miroir, à quoi correspond le reflet de Dieu retentissant

(3) « ... La vie ne serait-elle pas un rêve ? Certains, tirés par le réveil d'un rêve gai, se désolent ; d'autres, délivrés par le réveil d'un rêve triste, se réjouissent. Les uns et les autres, tandis qu'ils rêvaient, ont cru à la réalité de leur rêve. Après le réveil, ils se sont dit : ce n'était qu'un vain rêve. Ainsi en est-il du grand réveil, la mort, après lequel on dit de la vie : ce ne fut qu'un long rêve. Mais, parmi les vivants, peu comprennent ceci. Presque tous croient être bien éveillés. Ils se croient vraiment, les uns rois, les autres valets. Nous rêvons tous, vous et moi. Moi qui vous dis que vous rêvez, je rêve aussi mon rêve. » Tchoang-Tseu, chap. 2, H., dans *Les Pères du système taoïste*, trad. du P. Léon Wieger, « Cathasia », série culturelle des Hautes Etudes de Tien-Tsin, 1950, p. 225.

dans l'esprit de sorte que la créature est à l'image de Dieu. Et de même que le reflet du soleil dans le miroir est aussi éblouissant que le soleil reçu par le miroir, de même le reflet de Dieu dans l'esprit est aussi éblouissant que Dieu qui se mire dans cet esprit. Mais le reflet de la chose n'est pas la chose ; la lumière existentielle divine dans le miroir de l'esprit n'est pas Dieu. Dieu réside au centre de l'âme, mais l'âme n'est pas Dieu (4).

L'intellect agent, miroir de l'esprit, face de l'esprit offerte à Dieu, est toujours en acte par là que l'Exister infini ne cesse de « l'activer », et c'est pourquoi, dans la vie ordinaire, chacun a le sentiment naïf, mais tenace et puissant, d'exister. Mais dans la vie ordinaire, l'Intellect agent, bien qu'il soit, d'autre part, la face de l'esprit offerte à Dieu, est tout occupé des choses du monde ; il les contemple et en même temps contemple, en l'activant, le mental, lieu de la connaissance noétique et dia-noétique. Cet l'Œil, qui est aussi l'Œil par lequel Dieu me voit, ne regarde que les choses *ob-jectées* qui se tiennent devant lui : objets sensibles et objets de pensée, images ou notions. Et, tant que l'esprit demeure tourné du côté de ces choses, il ignore qu'il est acte, d'où il tient son acte et comment il le tient. C'est ainsi que la créature vit, qu'elle jouisse ou qu'elle souffre, dans l'ignorance, je veux dire dans le sentiment qu'elle existe par elle-même dans un monde d'existants.

V

Tout ce que René Guénon nous dit de l'*Identité suprême*, aux Indes ou ailleurs, se rapporte à la prise de conscience par l'esprit du reflet divin qui est en lui. Car, puisque l'exister de l'esprit, bien que l'esprit ne soit pas Dieu, est aussi éblouissant que l'Exister divin lui-même, l'esprit, existencifié à ce degré infini par le Dévoilement, ne se distingue pas de Dieu : il est déifié, et c'est ce que veut signifier l'expression « Identité suprême ». Mais, je le répète, ce n'est pas à dire que l'esprit soit Dieu, ni même que l'exister exercé par l'esprit soit l'*Ipsum*

(4) Dieu est au centre de toutes les âmes et son reflet est aussi nombreux que les âmes qui lui offrent, chacune pour son compte, leur face interne.

esse lui-même. On ne dit pas que le reflet du soleil est le soleil. Pourtant, si le miroir pouvait parler, ne dirait-il pas qu'il est le soleil ?

En dehors de la Révélation chrétienne, qui contient l'invitation pressante d'imiter le Christ jusqu'à la sanctification de tout l'être créé, de manière à devenir apte à connaître dans l'union transformante, il n'y a pour l'esprit créé que deux manières de « voir » Dieu : soit en « réalisant » une Qualité divine, un Aspect de l'Essence, soit par une prise de conscience existentielle de ceci qu'il est, lui, l'esprit, en raison de la face qu'il offre à Dieu, l'image même de Dieu.

Or, il ne s'agit pas, dans ce dernier cas, de la contemplation d'un *objet*, même immense, même infini, mais de l'exercice de la Vie qui transcende toute vie (5). *La vision est existentielle* : elle est réalisation intime de la Présence infinie qui retentit dans l'esprit en forme de JE. Avec une intensité incomparable et indescriptible, elle est conscience de Soi.

On a beaucoup parlé de mystique naturelle. Le mot « mystique » (comme les mots « mythe » et « mystère ») dérive d'une racine MU qui connote l'idée d'avoir la bouche fermée (ainsi le français « muet », « mutisme »). Une « expérience mystique » n'est pas on ne sait trop quel vague émoi sentimental (le mot mystique, on le sait, a été galvaudé). Bien loin de là. Il y a « mystique » dès lors qu'il y a connaissance indicible, incommunicable. Le mot « naturelle » accolé au mot « mystique » paraît tendre, dans la pensée de ceux qui utilisent cette expression, à évacuer le surnaturel divin de toute connaissance de l'Absolu réalisée en dehors de la Révélation chrétienne. Mais toute authentique « expérience » de l'Absolu dépasse, en elle-même, l'ordre naturel des choses, le seul pour lequel nous soyons mentalement équipés. Au-delà de la nature, c'est-à-dire de la physique au sens large, commence la métaphysique dont l'unique objet est l'Être. Toute expérience métaphysique de l'Être est déjà surnaturelle dès lors qu'elle transcende la connaissance des choses physiques, des choses *naturelles*, dans laquelle la

(5) Ici-bas, et dans les limites de l'expérience métanoétique que je m'efforce de décrire, Dieu n'est pas connu *objectivement*. Dieu ne saurait être l'*objet* d'une contemplation, si haute qu'on la suppose. C'est pourquoi le terme « vision » qu'on peut être amené à employer doit être considéré comme ayant subi une transposition analogique. Quant au terme *contemplation*, il est pris ici dans le sens où *contemplare* signifie « embrasser dans son rayon visuel » (*templum* = lieu découvert de toutes parts).

pensée mentale est impliquée. La connaissance mentale est *noétique* ou *dianoétique* (discursive). Au-dessus d'elle se tient la connaissance *métanoétique* et proprement inexprimable, mais que l'on peut se proposer de décrire, cependant, à grand renfort d'images, et en se répétant beaucoup, je le crains (6).

(6) Si l'on entend les mots *naturel* et *surnaturel* non plus au sens selon lequel « naturel » se rapporte à la nature physique et « surnaturel » à tout ce qui transcende cette nature, mais au sens que la théologie catholique donne à ces mots — sens défini par J. Maritain aux paragraphes 8 et 9 du chapitre VI des *Degrés du Savoir* (pp. 503 à 509 de l'édition Desclée de Brouwer, 1946) — alors, assurément, il y a lieu de distinguer une expérience mystique surnaturelle d'une expérience mystique naturelle : ce qui caractérise la première et échappe nécessairement à la seconde, c'est tout ce qui est impliqué par la Révélation. On sait, par ailleurs, le sens étriqué et manifestement tendancieux que R. Guénon donne au mot mystique. Cf. R. Guénon, *Aperçus sur l'Initiation*, Editions traditionnelles, 1946, pp. 11 et suiv.

CHAPITRE VIII

L'ŒIL DU CŒUR

I

Selon une image que l'on rencontre un peu partout, l'unité de l'Intellect agent et de Dieu, dont parle Ruysbroeck et où l'âme est, si l'on peut ainsi dire, tangente à l'Absolu divin, est l'« Œil du Cœur » ou, comme dit Platon (*République* VII, 519, b), l'« Œil du νοϋς », l'organe fait pour voir Dieu (id. 518). Dans *Ephésiens* I, 18, saint Paul écrit : « ... *illuminatos oculos cordis vestri...* » ; dans le soufisme, l'Œil du Cœur est *'Ayn al-Qalb*, *al-Qalb* étant le Cœur, « tabernacle du mystère divin dans l'homme » ; dans le *Corpus hermeticum*, il est question, en de nombreux endroits, soit des yeux de l'intellect (par exemple : V, 2 : « Si tu le peux, ô Tat ! Il apparaîtra aux yeux de ton intellect, του νοϋ οφθαλμοις), soit des yeux du cœur (en IV, 11 : « Telle est donc, ô Tat ! l'image de Dieu... si tu la contemples exactement et te la représentes avec les yeux du cœur, της καρδιας οφθαλμοις, tu trouveras le chemin qui mène aux choses d'en haut). Et la sixième Béatitude (*Matthieu*, V, 8) ne dit-elle pas : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* ? Saint Bernard, dans les *Degrés de l'humilité*, chapitre VI, écrit : « C'est donc en répandant des larmes, en ayant faim de la justice et en pratiquant les œuvres de miséricorde, que l'Œil du cœur est purifié de toutes les taches qu'il a contractées par l'infirmité, l'ignorance et le désir ; et c'est dans l'état de sa pureté que la vérité lui promet de se montrer à lui : « Bienheureux sont les purs de cœur, parce qu'ils verront Dieu ». Mais c'est encore Maître Eckhardt qui, dans son sermon *Qui audit me non confundatur*, s'exprime avec le plus de force : « L'Œil dans lequel je vois Dieu est le même que celui dans lequel Dieu me voit ; mon Œil et l'Œil de Dieu sont un seul et même Œil (1). » Il est vrai que ce

(1) Ne vaudrait-il pas mieux dire : « L'Œil par lequel... » plutôt que « L'Œil dans lequel... » ? La traduction est de Mme Mayrisch Saint-Hubert, qui suit fidèlement l'allemand : « Das Auge, darin ich Gott sehe, ist dasselbe Auge, darin Gott mich sieht. Mein Auge und Gottes Auge

texte, bien que ne figurant pas dans la Bulle de Jean XXII, a fait l'objet d'une censure ecclésiastique ; mais cette censure visait moins le fond d'un enseignement qui est droit quand on le comprend comme il faut, qu'une forme trop elliptique et, par là, susceptible d'égarer. Le grand Maître rhénan n'est pas un panthéiste si, par panthéisme, on entend cette pseudo-doctrine qui identifie Dieu et le monde ; il dit seulement, d'une manière qui peut prêter à confusion, ce que saint Paul disait déjà aux Corinthiens (I *Cor.*, XII, 12) : « Maintenant, nous voyons dans un miroir, d'une manière obscure ; alors, ce sera face à face. Maintenant, je connais d'une manière imparfaite, mais alors je connaîtrai comme je suis connu. »

II

L'expression « Œil du Cœur » est fatalement ambiguë puisque la réalité qu'elle désigne est l'Unité de Dieu, source de lumière existentielle, et de l'Intellect agent, et qu'elle est ainsi rapportable tantôt à Dieu lui-même qui se mire dans le miroir spirituel que lui offre la créature, et tantôt à la créature elle-même en tant qu'elle est, par la face interne de son esprit, ce miroir même où Dieu se mire et, en se mirant, existencifie l'âme spirituelle. L'Œil du Cœur est le point de contact (et ce *point* est aussi immense que Dieu) qui unit l'âme spirituelle à Dieu en raison de la présence de Dieu dans l'âme et de l'unité ruysbroeckienne de la face interne de l'esprit et de Dieu (2). Dans l'image du miroir où se reflète le soleil, celui-ci correspond à Dieu, le miroir à la face interne de l'esprit offerte à la lumière existencificatrice divine, et le reflet du soleil dans le miroir, à la conscience de soi de l'âme *spirituelle* en tant qu'elle est à l'image de Dieu. Dieu réside dans l'âme comme le point réside dans le cercle ; et si le cercle représente l'être humain complet, avec son corps et son âme spirituelle, il n'est pas possible de distinguer par une figuration adéquate la limite

ist ein Auge », avec la suite : « ... und ein Gesicht und ein Erkennen und eine Liebe » : et un (seul et même) visage, une (seule et même) connaissance, un (seul et même) amour.

(2) *Sirr*, en arabe, signifie secret, mystère, et *as-sirr*, en soufisme, désigne le « centre intime et ineffable de la conscience », le « point de contact » entre l'être créé et son principe divin. Cf. le Glossaire, p. 221, établi par T. Burckhardt, annexé à *La Sagesse des Prophètes* de Muhyid-din ibn 'Arabi (Ed. Albin Michel, 1955).

qui sépare l'esprit de Dieu (3). Néanmoins, il importe de respecter cette distinction, tout en maintenant fermement l'unité ruysbroeckienne de Dieu et de l'Intellect agent. La face de l'âme spirituelle offerte à Dieu et Dieu en tant qu'il se mire dans l'esprit, voilà l'Œil du Cœur.

III

Il y a deux « faces » à considérer : la Face de Dieu qui se mire dans le miroir que lui tend l'esprit et qui illumine existentiellement cet esprit, et la face de l'esprit, l'Intellect agent, qui est ce miroir. Ces deux faces sont distinctes l'une de l'autre (car le créé n'est pas l'Incréé) et, tout à la fois, en raison de l'unité ruysbroeckienne de l'âme spirituelle et de Dieu, une seule et même réalité, appelée « Œil du Cœur ». Il importe de tenir solidement ensemble ces deux aspects et de distinguer les faces tout en proclamant leur unité — *mais non leur identité* ; car alors les deux aspects seraient contradictoires et ne pourraient être proposés ensemble. Il ne faut donc ni séparer ces deux aspects par une disjonction radicale, ni les identifier, ce qui aurait pour effet de confondre l'Intellect agent créé avec l'Intellect divin. Car ce qui, dans l'âme de la créature est, comme dit Maître Eckhardt, incréé et incréable, ce n'est pas l'Intellect agent, mais Dieu, au centre de l'âme (4).

La disjonction radicale des deux faces est pratiquement admise par toute spiritualité soucieuse, avant tout, d'éviter la confusion panthéiste du créé et de l'incréé ; mais elle nie l'unité dont parle Ruysbroeck ; elle consomme la « séparation » de la créature tout en faisant de Dieu un *existant* (un *étant*, un *ens*, un *ov*) à son image. Or, « toutes les créatures sont attachées à cette unité divine, écrit Ruysbroeck, et si, sous ce rapport, elles se séparaient de Dieu, elles tomberaient à rien et deviendraient néant. » Quant à l'identification radicale, elle

(3) La figure des cercles concentriques réduit l'immensité divine à un point, car il n'y a aucune commune mesure entre Dieu et la créature. Mais, parce que cette immensité est réduite à un point, la face interne de l'esprit ne peut être figurée.

(4) La manière dont s'exprime Maître Eckhardt est, je l'ai déjà noté, ambiguë (voir premier chapitre de cette première partie) puisque le grand mystique rhénan déclare que ce qui, dans l'homme, est incréé et incréable, est l'Intellect. Il convient donc de préciser que cet incréé et cet incréable sont moins cet Intellect agent que l'unité indestructible qui les lie à l'Intellect divin incréé.

aboutit à confondre absolument l'intellect agent créaturiel et l'Intellect divin, ce qui revient à détruire la créature comme esprit. L'homme est inconcevable sans intellect agent. Sans intellect agent, l'homme est dépourvu d'esprit ; dépourvu d'esprit, il est dépourvu de raison et dépourvu de raison, il n'est qu'un animal. Mais l'homme ne possède une intelligence agente *créée* que dans la mesure où il est indestructiblement uni à Dieu.

Il y a, il est vrai, une quatrième manière de voir les choses (la troisième consistant à proclamer l'unité en refusant disjonction et identité) et c'est d'admettre entre Dieu et la créature humaine, dans l'immensité de l'Œil du Cœur, un intellect agent créé, distinct de Dieu et de cette créature, intellect dont chaque intelligence humaine relèverait, recevant par l'intermédiaire de cet *ange* la lumière divine incréée. Je reviendrai sur cette importante question.

CHAPITRE IX

IDENTITE EXISTENTIELLE ET ALTERITE ESSENTIELLE

I

Abd-al-Karim al-Jîlî, le grand spirituel arabe déjà cité dans cette étude, s'exprime en ces termes : « Sache que la perception (terme évidemment symbolique) de l'Essence suprême (existentiellement perçue) consiste en ce que tu sais, par voie d'intuition divine, que toi c'est Lui et que Lui c'est toi », mais il ajoute aussitôt : « ... sans qu'il y ait fusion des deux, le serviteur (la créature) étant serviteur et le Seigneur (la Réalité divine) étant Seigneur (1). » Cette réserve capitale est appelée par la constatation que l'ouverture de l'Œil du Cœur produit simultanément deux effets apparemment contradictoires. D'une part, en raison de sa face interne tournée vers Dieu, l'esprit réalise son *Identité existentielle* avec la Réalité divine (« toi, c'est Lui, Lui c'est toi ») ; d'autre part, la créature, en raison de ce qu'elle est essentiellement, et qui est radicalement *autre que* l'Exister divin qui se révèle à son esprit, demeure, dans l'identité existentielle, distincte de la Réalité divine, et c'est *l'altérité essentielle* (« toi c'est Lui, Lui c'est toi, sans qu'il y ait fusion des deux ») ; l'esprit réalisant d'ailleurs, à l'instant du dévoilement, que l'essence créaturielle à laquelle il appartient n'existe pas, n'a jamais existé et n'existera jamais, précisément parce que cette essence est radicalement distincte de l'Exister divin (2). Et j'aurai à dire que ce double effet du dévoilement est éprouvé par la créature, malgré son néant existentiel, dans l'horreur sacrée ou dans la paix divine — cette Paix appelée en hébreu *Shekinah* et en arabe *Sakîna* — selon que le dévoilement se produit en régime de rigueur ou en régime de clémence.

(1) *Homme universel*, op. cit., pp. 36 et 37.

(2) Dans plusieurs de ses ouvrages, Guénon répète que toute la manifestation est « rigoureusement nulle » au regard de l'Absolu (*Brahma nirguna*). Voir, par exemple, *L'Homme et son devenir selon le Védânta* (Editions traditionnelles, 1941), p. 30.

1. L'IDENTITÉ EXISTENTIELLE : « toi c'est Lui, Lui c'est toi »

Voici encore deux textes. Ils sont de al-Hallâj, crucifié à Bagdad en 921, pour avoir osé dire : *Ana al-Haqq*, « je suis la Vérité (ou la Réalité) divine » : « J'ai vu mon Seigneur par l'Œil du Cœur et lui dis : Qui es-tu ? Il me dit : toi ! » (3). Et : « J'ai essayé de prendre patience mais mon cœur peut-il patienter, privé de son centre ? Ton Esprit s'est peu à peu mêlé à mon esprit, faisant alterner rapprochements et délaissements. Et maintenant, je suis Toi-même, Ton Existence, c'est la mienne... » (4). Il faut peser ces mots avec soin et se garder de la croyance facile que de tels propos ne sont rien d'autre que des ornements lyriques. Ils prétendent exprimer, au contraire, que l'esprit créé, lors du dévoilement, ne peut pas se distinguer de Dieu. Mais cette identité existentielle n'est pas l'Identité suprême si, par cette expression, on prétend affirmer que l'ouverture de l'Œil du Cœur dévoile l'identité absolue de la créature et de Dieu. Selon l'expérience métanoétique que je m'efforce de décrire, voir Dieu existentiellement c'est, pour un esprit créé, devenir, à un degré incomparable, conscient de ceci que l'Exister appartient à Dieu et non à la créature et que, dans le dévoilement, l'esprit créé est « vu » par Dieu qui se mire dans le miroir que, par sa face interne, ou intellect agent, cet esprit est. En se mirant dans le miroir de cette face interne, Dieu, lors du dévoilement, fait exister l'esprit à la mesure, qui est sans mesure, de son *Ipsum esse*, de sorte que, sur le moment, l'esprit ne peut se distinguer existentiellement de Dieu. On pose la question : « Est-ce que, au moment du dévoilement, l'exister par lequel l'esprit existe, est créé ? » La réponse est que cet exister, en tant qu'il est reçu et exercé par l'esprit créé, n'est pas plus l'Exister divin que l'image du soleil, dans le miroir, n'est le soleil. A cet égard, il faut donc affirmer que l'exister par lequel l'esprit existe, lors du dévoilement, est un exister créé. Mais en tant que l'esprit voit (ou : a conscience) qu'il n'exerce aucun exister autre que l'Exister divin qu'il reçoit, l'exister par lequel l'esprit existe, lors du dévoilement, est incréé et divin. Je le répète : lors du dévoilement, l'esprit est pure conscience d'exister au degré infini qu'implique l'*Ipsum esse* divin et, ainsi, sur le moment, l'esprit est doué d'une conscience divine ; mais parce que cette conscience est conscience

(3) *Dîwân*, dans la collection « Documents spirituels » des *Cahiers du Sud*, p. 45, traduction Massignon.

(4) *Idem*, p. 54.

de l'esprit et que celui-ci fait partie de l'âme qui est essentiellement autre que l'Exister divin, il faut affirmer que cette conscience est une conscience créée. Je ne puis en dire plus. Je ne dispose d'aucun moyen d'éclaircir autrement cette ambiguïté ; mais je sais qu'elle résulte de l'unité humano-divine dont parle Ruysbroeck. Quelque chose, à savoir la face interne de l'esprit, est à la fois créé et incréé. Mais attention ! Cette face n'est pas incréée en elle-même, mais seulement dans la mesure où elle est unie à Dieu. Car l'esprit n'est pas essentiellement Dieu, s'il Le reflète. C'est là une chose immense et incomparable, qui défie toute description. On pose encore la question : « Est-ce que le dévoilement révèle que le *je* humain est le JE divin ? La notion d'identité existentielle n'exige-t-elle pas que l'on réponde par l'affirmative ? » La réponse est encore, ici, qu'il est sûr que la Réalité divine se dévoile existentiellement « en forme de JE », mais point en ce sens qu'elle serait ce « JE ». Car si le « je » humain ne parvient pas à se distinguer de la Réalité divine (et c'est en cela que consiste l'identité), c'est parce que cette Réalité se mire dans le miroir de la haute région de l'âme appelée esprit et que le « je » humain, au niveau de l'esprit, est le reflet de cette Réalité divine. Que cette Réalité soit le « je » humain — en tant que, notamment, ce « je » est le « je » d'un « moi » — cela est exclu car le dévoilement éteint le « moi » humain et, par conséquent, éteint aussi le « je » de ce « moi » ; cependant, dans la mesure où la Réalité divine se voit dans le miroir de l'esprit créé, il est révélé à cet esprit qu'il n'a d'autre « je » que celui qui lui vient de Dieu, en ce sens que la Réalité existentielle retentit en forme de « JE » dans l'âme éteinte.

2. L'ALTÉRITÉ ESSENTIELLE : « ... sans qu'il y ait fusion des deux... »

Le dévoilement révèle à la créature qu'elle n'a d'autre exister que l'Exister divin, en tant qu'il est reflété par le miroir. Il y a donc dissipation de l'illusion que nourrissait la créature à l'égard de son autonomie existentielle, et cette dissipation éteint son « égoïté » dans le temps même où l'esprit créé l'emplit de l'immensité de l'Exister divin. Dans les limites de l'expérience métanoétique décrite ici, l'être humain dont l'Œil du Cœur vient de s'ouvrir est donc, en mode existentiel, déifié puisqu'existentiellement identifié à l'*Ipsum esse* divin ; — mais dans le même temps, il est anéanti existentiellement parce que déifié en tant qu'esprit réfléchissant la lumière divine ; il est donc en tant que créature, foudroyé. Non point d'ailleurs que cet être

humain cesse d'être « ce qu'il est » ; mais — et c'est une évidence absolue — « ce qu'il est » comme créature individuelle apparaît depuis toujours et à jamais dénué d'existence. « Atteindre la vision de l'Essence divine (5), dit Jilî, l'atteindre par voie de l'intuition divine, cela ne se peut qu'au prix de l'écrasement et de l'effacement, le signe de cette intuition consistant en ce qu'il y a d'abord extinction du moi par le dévoilement du Seigneur. » Mais il faut préciser. L'expression d'« extinction réalisée » est trompeuse, et Muhyi-d-dîn ibn'Arabi s'élève contre une telle manière de s'exprimer ; car, dit-il, il ne s'agit pas, pour le soufi, de réaliser l'extinction de son existence individuelle, comme si celle-ci *pouvait s'éteindre après avoir jamais brillé*, mais, bien plutôt, de réaliser qu'il n'y a aucune existence individuelle et, par conséquent, aucune existence individuelle appelée à s'éteindre par l'illumination : il y a seulement à sortir de l'illusion d'une telle existence. Réaliser l'extinction, ce n'est donc pas éteindre quelque chose, mais voir, par l'intellect qui transcende le mental, que, de toute éternité, ce quelque chose est en soi un pur néant existentiel (6).

II

L'extinction n'atteint que l'existence de la créature individuelle qui, par la face interne de son esprit, entre dans la conscience du divin, de sorte qu'elle est spirituellement incapable

(5) En tant qu'elle est pur Exister infini.

(6) *Al-fanâ*, l'extinction, correspond exactement au *nirvâna* hindouiste et bouddhiste. Le « vide » dont il est question dans le Bouddhisme est le néant existentiel de la créature. Le *nirvâna* est la plénitude de l'*Ipsum esse*. Si, aux Indes, *Shiva* est le Dieu qui détruit, c'est parce qu'il révèle à la créature son néant existentiel. L'Œil du Cœur est le « troisième œil » de *Shiva*, représenté par l'*urnâ*, la perle frontale. Le texte de Muhyi-d-dîn ibn 'Arabi auquel il est fait allusion ici est le suivant, extrait du *Traité de l'Unité* : « Certains initiés disent que la connaissance d'Allah vient à la suite du *fanâ al-wujûd*, c'est-à-dire par l'effet de l'extinction de l'existence. Or, cette opinion est tout à fait fautive. Il y a là une erreur manifeste. La connaissance d'Allah n'exige pas l'extinction de l'existence, car les choses n'ont aucune existence. Dire qu'une chose a cessé d'exister, qu'elle n'existe plus, équivaut à affirmer qu'elle a cessé d'exister, ayant joui de l'existence. Je ne veux pas dire que tu es ou que tu possèdes telle ou telle qualité. Je veux dire que tu n'existes absolument pas et que tu n'existeras jamais. Tu ne peux cesser d'être, car tu n'es pas. Si tu reconnais à ton existence cette qualité, c'est-à-dire le néant, alors tu connais Allah. Autrement non. »

de se distinguer de Dieu. C'est là un effet de l'unité du regard de Dieu, qui voit la créature, et du regard de celle-ci qui se voit vue par Dieu ; c'est donc là un effet de l'unité existentielle réalisée par le retentissement de l'*Ipsum esse* divin dans cet instrument dépourvu d'existence (mais non d'essence) qu'est l'être humain en qui l'esprit vient de s'ouvrir ; et rien de plus que cela. Le dévoilement de l'Exister divin, qui éteint l'existence individuelle en révélant que cette existence est absolument nulle (en tant que distincte de l'Exister divin et autre que cet Exister), laisse intacte l'essence créaturielle (avec ses capacités de jouir et de souffrir), de telle manière que la créature qui éprouve spirituellement l'effet de l'ouverture de l'Œil du Cœur — que ce soit la malédiction de la Rigueur ou la bénédiction de la Clémence, comme je le dirai plus loin — est, en vertu du néant existentiel de son essence, *toujours distincte de Dieu* (elle qui ressent la malédiction ou la bénédiction) tandis qu'existentiellement, elle est *incapable de se distinguer de Dieu*. L'état qui résulte de l'ouverture de l'Œil du Cœur est marqué par une ambiguïté qui le rend indicible de sorte que, si l'on veut quand même en dire quelque chose, il importe de veiller avec le plus grand soin, sans avoir peur d'accumuler les redites, à l'exactitude de la description qu'on en fait.

Autre chose est l'existence, autre chose l'essence. L'essence créée *est*, mais, en elle-même, elle n'existe pas. Elle n'existe que dans la mesure où elle exerce un acte distinct de ce qu'elle est. Sombre en elle-même comme un édifice plongé dans les ténèbres de la nuit, elle est semblable, quand elle exerce l'existence, à ce même édifice rendu manifeste par la lumière d'un projecteur braqué sur lui, lumière que cet édifice « exercerait ».

Selon l'optique du monde, tous les hommes, pour autant qu'ils existent, existent de la même façon et, à ce point de vue, aucun d'entre eux ne se distingue des autres. Mais tous les hommes diffèrent entre eux par ceci qu'aucun d'eux n'est essentiellement ce qu'un autre est. Mon essence *lato sensu* est ce que je suis, cela qui fait que je suis *moi* — tel individu humain et pas un autre. Le dévoilement de l'Exister infini ôte à la créature l'existence en ce sens que, par ce dévoilement, est révélé à la créature qu'elle n'existe que d'une existence reçue. Quand l'Œil du Cœur s'ouvre, l'existence individuelle s'éteint, ce qui veut dire que, sans cesser d'être ce qu'il est essentiellement, celui dont l'Œil s'est ouvert cesse de croire qu'il existe en tant qu'il est « ce qu'il est », parce que, au même moment, il ne se distingue plus, spirituellement et existentiellement, de Dieu. Il est

donc juste de dire que la vision illuminative accomplit l'Identité existentielle (qui, pour l'individu humain équivaut à une mort), mais il faut ajouter que — parce que l'essence individuelle demeure ce qu'elle est et que ce qu'elle est n'est aucunement Dieu — une altérité subsiste, l'altérité essentielle qui affirme la créature, bien qu'elle ne l'affirme que négativement (7).

Donc, lorsque Al-Jîlî écrit : « Sache que la perception de l'Essence suprême (existentiellement perçue) consiste en ce que tu sais d'intuition divine, que toi c'est Lui et que Lui c'est toi », cet auteur se réfère à l'identité existentielle. Mais lorsque le même Jîlî, après avoir affirmé : « Toi, c'est Lui, Lui, c'est toi » ajoute : « ... sans qu'il y ait fusion des deux, le serviteur (la créature) étant serviteur, et le Seigneur (la Réalité divine) étant Seigneur », c'est à l'altérité essentielle qu'il se réfère, — et en insistant : « ... non pas que le serviteur devienne Seigneur, ni que le Seigneur devienne serviteur ». Parce que l'essence individuelle, avec toutes ses structures, n'est absolument pas divine — et, cela, en raison même de son néant existentiel — il y a distinction entre la Réalité divine et la créature, distinction et nullement identité : le serviteur reste serviteur et le Seigneur reste Seigneur malgré l'identité existentielle (8).

(7) Maître Eckhardt va donc trop loin quand il déclare que la créature est un pur néant. « Je ne dis pas quelque chose, ou peu de chose, je dis un pur néant. » Si la créature était telle, on ne pourrait même pas en parler. D'ailleurs, cette proposition du mystique allemand que je viens de rapporter figure parmi les dix-sept que condamne la Bulle fulminée par Jean XXII en 1329.

De même, on ne saurait métaphysiquement soutenir que « tout l'être d'une créature, comparé à l'Être infini de Dieu, est néant » (Saint Jean de la Croix, *Montée du Carmel*, livre 1) bien qu'il faille rigoureusement maintenir qu'aucune créature n'existe par elle-même devant Dieu.

(8) Se reporter au texte capital de Muhyi-d-dîn ibn 'Arabî, *La Sagesse des Prophètes*, pp. 88 à 90, à propos du Verbe d'Isaac : « Celui qui craint Dieu sera doué de la « discrimination » (*al-furquân*) — qui distingue l'Absolu du conditionné — selon la parole divine : « O vous qui croyez, si vous craignez Dieu, il vous douera d'une discrimination » (*Coran*, VIII, 29). Or, cette discrimination s'applique précisément à ce que nous disions de la manière dont le serviteur se distingue du Seigneur. C'est là la « discrimination » la plus haute que l'on puisse concevoir. « A tel moment le serviteur sera seigneur (par l'union), sans doute ; Et à tel moment le serviteur sera serviteur (par la discrimination) certainement

S'il est serviteur, il est vaste par Dieu ;
Et s'il est Seigneur, il est dans une vie serrée. »

CHAPITRE X

CLEMENCE ET RIGUEUR

I

Quand s'ouvre l'Œil du Cœur, l'esprit humain voit qu'il est, depuis toujours et à jamais, vu par Dieu qui se mire en lui. Alors, l'Exister divin retentit dans cet esprit, de sorte que cet esprit éprouve qu'il n'est existentiellement rien que Dieu qui retentit en lui, et que tout le reste, la psyché, le corps et, au-delà du corps, le monde des choses sensibles dans son ensemble, n'existe pas, n'a jamais existé, n'existera jamais.

Le dévoilement, réduisant la créature individuelle à ce néant existentiel qui est son véritable statut, lui enseigne son extrême pauvreté et, par là, lui montre la vérité de l'humilité absolue ; cependant la créature ainsi anéantie n'en est pas pour autant pauvre et humble : c'est dans la vie quotidienne que celui qui veut éviter le Jugement doit accomplir cette épuration à la manière d'un anéantissement progressif accompli dans l'Amour. L'homme est invité à renoncer à sa volonté propre pour que la volonté de Dieu s'accomplisse en lui, et à perdre sa vie pour la gagner. Et lorsqu'il sera devenu néant, par la voie d'une purgation accomplie dans la vie quotidienne, il vivra de la vie même de Dieu, et les trois Personnes se communiqueront à son âme, lui parleront et lui donneront l'intelligence de ces paroles par lesquelles Notre-Seigneur dit dans le saint Evangile (*Jean*, XIV, 23) qu'il viendra lui-même avec le Père et le Saint-Esprit habiter dans l'âme qui l'aime et qui garde ses commandements (1).

Lorsque j'eus trouvé la promesse de mon salut en la Personne du Verbe divin revêtu de chair, et qu'il me fut possible de croire en dépit de tout à mon existence d'individu humain, ainsi que j'essayerai de le dire dans la mesure de mes forces et avec l'aide de Dieu, je crus comprendre que l'Œil du Cœur peut s'ouvrir de deux façons : en régime de Miséricorde ou en régime de Justice. Miséricorde et Justice correspondent respec-

(1) Sainte Thérèse d'Avila, *Château de l'Âme, Septièmes demeures*, chapitre premier.

tivement à la Grâce qui accueille et à la Colère qui repousse, ainsi qu'à la Clémence et à la Rigueur de l'arbre séphirothique de la Kabbale. Quand Allah est assis sur son trône, est-il dit d'autre part, ses pieds reposent sur l'escabeau (2) et l'un d'eux figure la Majesté (*jalâl*) qui foudroie la créature et, l'autre, la Beauté (*jamâl*) qui la comble. Nous avons affaire ici à deux groupes de notions qui paraissent s'opposer mais qui, en réalité, se complètent : le groupe « Majesté, Colère, Justice, Rigueur » et le groupe « Beauté, Grâce, Miséricorde, Clémence » correspondant à deux Aspects essentiels de Dieu, que l'hindouisme, de son côté, nous présente respectivement sous les traits de *Shiva* et de *Vishnu* de la *Trimûrti*, Dieu sous son aspect de Juge et de Destructeur et Dieu sous son aspect de Sauveur et de Conservateur. Ces deux aspects sont, aux Indes, subsumés par *Brahmâ* (au masculin) de même que, dans la Kabbale juive, les *sephiroth Hesed*, la Clémence, et *Gueburah*, la Rigueur, encore appelée *Dîn*, le Jugement, sont unies dans la *sephirah Tiphered*. La Justice divine sévit contre le péché et elle prononce un verdict d'extermination ; la Miséricorde prend en pitié la faiblesse humaine et elle présente au pécheur un salut toujours possible si le cœur du pécheur y consent : comme l'a vu Léon Bloy dans son *Salut par les juifs*, celui que la Justice divine frappe peut toujours en appeler « de Ta Justice à Ta Miséricorde ». Le même Christ venu parmi nous sous l'aspect de la Miséricorde, et auquel chacun de nous, dans notre actuelle condition, peut faire appel, reviendra à la fin des temps sous l'aspect implacable du Justicier qui foulera les raisins de la colère : c'est que Jésus-Christ, selon l'expression de Ruysbroeck (*Ornement*, I, chp. VI), est « un soleil de Justice et aussi de Miséricorde, qui se tient au plus haut du firmament ». Précisément, la *sephirah Tiphered* est une figure du Verbe comme *Totalité archétypique* et blanche Lumière de l'Essence divine. Quand elle est créatrice, cette Essence, qui est en elle-même miséricordieuse (Dieu aime toujours le premier) agit selon ses deux aspects principaux : selon la Rigueur, qui promulgue les Lois limitatives (de sorte que l'univers, avant la chute, était un tout ordonné, chaque chose occupant la place qui lui avait

(2) Cf. Isaïe, 66, 1 : « Ainsi parle Iahvé : le ciel est mon trône et la terre mon marchepied ». Voir aussi *Matthieu*, 5, 34 : « Mais moi je vous dis de ne point jurer du tout, ni par le ciel, parce qu'il est le trône de Dieu, ni par la terre, parce qu'elle est l'escabeau de ses pieds. » Et le psaume 109 : « Oracle de Iahvé à Mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds. »

été assignée par le Législateur, et se maintenant à cette place avec obéissance), et selon la Miséricorde qui existencifie chaque créature produite à partir d'un Archétype divin (3).

II

Je dois donc ici apporter une correction à ce que j'ai dit plus haut concernant la Lumière blanche *existentiellement* connue dans le Dévoilement. La Lumière *existentielle* est blanche dans la mesure où elle ne dévoile pas au contemplatif « l'Exemplaire éternel (Archétype) à l'image duquel il a été créé », comme dit Ruysbroeck au chap. V du Livre III de l'*Ornement*, c'est-à-dire l'Aspect « coloré » dont le contemplatif relève ; mais cette Lumière est néanmoins « colorée » selon la Clémence miséricordieuse ou selon la Justice rigoureuse, car tout ce que Dieu a créé, il l'a fait par « son *Bras* (ou côté) *droit* qui renferme la Vie et la Clémence, par son *Bras* (ou côté) *gauche*, qui détient la Mort et la Rigueur, et par la colonne du Milieu, dont le cœur est *Tiphereth*, qui harmonise toutes les oppositions dans son unité » (4). Non point d'ailleurs que Dieu ait créé pour faire alterner implacablement Clémence et Rigueur. Vie et Mort, dans un *Samsârâ* (devenir) soumis à la nécessité, c'est-à-dire, en fin de compte, à la Rigueur. Mais Dieu a utilisé la Rigueur pour promulguer des lois limitatives, en l'absence desquelles il n'y aurait aucune finitude formelle, et donc, aucune créature ; et, jusqu'au péché originel qui fut transgression de la Loi des lois, l'univers créé existait en régime de Clémence, celle-ci couvrant la Rigueur et la rendant inapparente et inoffensive, pourvu du moins que l'homme, créé libre, continuât d'observer l'unique Loi dont dépendait sa vie.

(3) Il n'est pas dans mes intentions d'essayer ici d'élucider la notion de création ; je me borne à indiquer que, les créatures angéliques mises à part, qui ne sont pas matérielles, les êtres créés sont composés de forme et de matière. Celle-ci est un principe limitatif et individualisant, d'ailleurs lui-même créé ; celle-là dérive d'un Archétype divin, c'est-à-dire d'une Idée divine, coextensive au Verbe. Aucune créature n'est donc tout uniment un Archétype doué d'existence ; mais chacune relève d'un Archétype à partir duquel la Trinité divine l'a amenée à l'existence. Les anges eux-mêmes dérivent des Archétypes ; mais le principe limitatif qui les a produits est différent de la *materia prima* qui entre dans la composition des créatures sub-angéliques.

(4) Voir *L'Homme et l'Absolu*, de Léo Schaya, Buchet-Chastel édit., 1958, p. 35.

Contenant en elle les deux grands aspects de Clémence et de Rigueur, la Lumière blanche de Dieu peut être connue soit en régime de Clémence, soit en régime de Rigueur. Elle est donc « colorée » dans la mesure où elle est reçue comme une bénédiction ou comme une malédiction. Le Trône sur lequel Allah est assis est appelé « Trône de la clémence » (*al-Arsh al-Rahmâni*), selon qu'il est enseigné que « Ma Miséricorde précède Ma Colère ». Là où règne l'ordre divin (aux deux sens de commandement et d'harmonie), la Rigueur divine n'est pas abolie, mais elle est « couverte » par la Clémence. La Rigueur, ou Justice, ne se manifeste que là où il y a péché ; là où le péché n'est plus, la Clémence absorbe la Rigueur et l'opposition Clémence-Rigueur disparaît. Ainsi, dans le Paradis terrestre, Adam, tant qu'il s'abstint du péché, vivait en régime de Clémence et dans une béatitude naturelle ; mais aussitôt qu'il eut péché, il connut l'opposition du Bien et du Mal. La Rigueur, en Dieu, est elle-même bonne ; elle est ce pouvoir de restriction qui limite les créatures, selon leurs lois, c'est-à-dire selon leurs formes respectives et essentielles, quand l'Expir du Clément les produit à l'existence à partir des exemplaires archétypiques dont le lieu est le Verbe. En cela donc, la Rigueur est bonne, divinement bonne. Mais que l'homme, par désobéissance, transgresse la Loi et alors la Rigueur se manifeste comme mal, non point en elle-même, certes, mais par rapport à l'homme qui *fit le mal* en désobéissant et, du coup, se trouva nu et sans force en face de la Loi, c'est-à-dire, pour lui, de la mort. D'ailleurs, le mal s'entend de deux façons. D'une part, le mal éthique est ce qui s'oppose à Dieu, comme conséquence de la désobéissance, et ce mal-là doit être châtié par le Jugement rigoureux qui prononce un verdict de mort ; d'autre part, le mal afflictif est ce qui accable l'homme de maux ou le prive des biens qu'il convoite ou dont il jouit : ce mal est l'effet du châtement et, d'une manière ou d'une autre, il atteint tous les hommes. Mais, par une merveilleuse disposition de l'économie divine, ce mal, comme Origène l'a vu le premier, je crois, est la médecine souvent amère dont Dieu fait usage pour guérir l'homme de l'autre mal, qui est le péché ; car le péché est essentiellement ce qui s'oppose à Dieu, ce qui en l'homme, s'oppose à ce que l'homme connaisse son Bien véritable, qui est Dieu, et qu'il poursuive vainement dans les créatures. Ainsi, tandis qu'Adam, au Paradis terrestre, était libre de faire ce que bon lui semblait, hormis de cueillir le fruit défendu parce que cette *unique défense*, qu'il devait librement respecter, préservait devant Dieu sa condition de créature libre et vivante, l'homme, dans cette

« vallée de larmes » où il gémit à cause des famines, des guerres, des maladies, des servitudes, est entouré d'un réseau d'interdictions et doit, pour surmonter sa déchéance, emprunter *l'unique voie qui* conduit à Dieu, parce que c'est à ce prix qu'il retrouvera sa condition première et même infiniment plus que cette condition. Or, cette Voie, qui est aussi la Vérité et la Vie, c'est le Christ qui, pour le salut des hommes, et bien qu'il fût exempt de péché, accepta d'endurer, comme Homme, cette rigueur divine dont, comme Dieu, il était le maître. Le Christ est venu ici-bas comme l'image parfaite de la Miséricorde divine endurent, comme Homme-Jésus, la Rigueur divine et l'endurant jusqu'à la mort en croix, pour ouvrir dans le triomphe le chemin de la Résurrection. Car l'homme n'a pas été créé pour être *existentiellement anéanti* par le poids immense de l'Exister divin, mais pour jouir de cet Exister dans son esprit, dans son âme et dans son corps.

III

Le Christ sauveur est en croix et la croix est l'Arbre de vie, la colonne centrale de l'arbre séphirothique qui va de *Kether* (la couronne) à *Malkuth* (le règne), laquelle est la *Shekinah*, la Présence réelle de Dieu ici-bas. Et, de même que la colonne centrale de l'arbre séphirothique se trouve entre la colonne de la Clémence et la colonne de la Rigueur, de même la croix du Christ est plantée entre deux autres croix : l'une à droite du Christ, portant le bon larron qui bénéficiera de la Miséricorde divine (*Luc*, XXIII, 39 à 43) parce qu'il se sera tourné vers le Christ, l'autre, à gauche, portant le mauvais larron que le poids de la Rigueur écrasera éternellement parce qu'il se sera détourné du Christ. Nous sommes tous des larrons ou, au mieux, des « serviteurs inutiles », comme dit saint Luc (*XVII*, 10) ; mais la Miséricorde divine supplée à notre faiblesse, pourvu que nous nous tournions vers Dieu et son Christ et que nous accomplissions en nous la volonté du Seigneur.

Ainsi, pour que la vision faciale de Dieu n'ait pas pour effet de détruire existentiellement l'individualité du voyant, selon la Rigueur, mais pour qu'elle ait, au contraire, l'effet de *transformer* entièrement cette individualité, selon la Clémence miséricordieuse, l'homme doit apprendre ici-bas à renoncer et à se renoncer. Il doit faire le vide en lui. Sur la trace du Christ miséricordieux qui lui enseigne l'Amour, il doit apprendre à

anéantir une à une chacune des dispositions qui le détournent de Dieu. Il doit, dans le détail, et en régime de Clémence, réaliser le dénuement — pauvreté et humilité — pour éviter, au moment de la mort, quand s'ouvre l'Œil du Cœur, le dévoilement rigoureux. Pour celui qui se sera ainsi volontairement dénudé, à cause de l'amour du Christ, le dévoilement au moment de la mort ne sera pas une mort existentielle, mais la vie éternelle. L'Œil du Cœur s'ouvrira en régime de Clémence ; il verra Dieu face à face et tout le reste lui sera rendu par surcroît. La véritable déréluction ne consiste pas seulement à être privé de faveurs, mais selon l'expression d'une spirituelle du XVIII^e siècle, Marie des Vallées, « à porter l'ire de Dieu, à vivre dans la mort » (5), ce qui est le contraire de « mourir dans la vie ». Quand l'Œil du Cœur s'ouvre — et il s'ouvre fatalement lorsque la mort physique est consommée — il faut que l'âme tout entière ait passé par les « nuits » dont parle saint Jean de la Croix, ou par telle purification équivalente à ces nuits (6). Bref, il faut que cette âme soit déjà purifiée par cette lumière divine qu'elle n'a pas encore vue, mais à laquelle elle obéit dans la foi. L'Œil du Cœur, pour être capable de voir, doit être sain. Et sans doute que, dans la mesure où cet Œil est l'Œil de Dieu fixé sur la créature qu'Il existencifie, l'Œil du Cœur est nécessairement la santé même ou, plutôt, la sainteté ; mais dans la mesure où cet Œil est l'ouverture de l'esprit créé au regard divin, l'Œil du Cœur n'est pas nécessairement sain ; il n'est sain et donc saint que si déjà l'âme tout entière est saine et sainte ; et, dans le cas contraire, l'Œil de l'esprit créé est malade, infirme et trop faible pour supporter la Lumière existentielle incréée que profuse l'Œil de Dieu. Tant que l'Œil du Cœur demeure fermé, l'esprit humain reste tourné du côté des choses sensibles ou du côté du mental pensant. Or, sans une purification préalable, il est impossible que l'esprit créé, habitué à se repaître des choses du monde ou des pensées mondaines cogitées par le mental, soit soudain ouvert à Dieu sans que de terrifiants dommages ne s'ensuivent. Maître Eckhardt le sait bien, qui écrit (*Sermon*, XVII) : « Augustin dit que si un homme désire que ses yeux s'emplissent de Lumière, qu'il veuille d'abord à guérir l'Œil intérieur de son âme. Ensuite, et afin que son

(5) *Vie et Révélations de Marie des Vallées*, d'E. Dermenghem, Plon-Nourrit éd., Roseau d'Or, 1926, p. 171. Sur ce que dit cette mystique extraordinaire de la Miséricorde et de la Justice divines, voir le chap. 3 de la deuxième partie : « Les divins attributs », pp. 184 et suiv.

(6) Le Purgatoire est l'habitable des âmes qui ne sauraient soutenir le Regard de Dieu sans une complète purification préalable.

Œil intérieur puisse supporter la Lumière d'en haut, il doit entretenir cette santé de l'âme. En troisième lieu, cet Œil ne doit jamais errer ou s'arrêter ailleurs que dans cette Lumière, ni voir dans cette Lumière autre chose que la Lumière elle-même. *Mais quiconque s'y expose avant que son Œil soit clair sera repoussé, car cette Lumière aveugle les yeux débiles* ».

En Kabbale juive, le *Pardès* est le lieu du cœur où Dieu réside (*Shekinah*) (7). Atteindre le *Pardès* est le but de la connaissance secrète. Or, le Talmud rapporte ce qui advint de quatre rabbins qui pénétrèrent ensemble dans le *Pardès* : seul Akiba-ben-Joseph en ressortit indemne ; ben-Azaï mourut, ben-Zoma devint fou et ben-Abouya renia sa foi. Je sais que l'Œil du Cœur peut s'ouvrir, si Dieu le juge bon, alors même que l'âme est impure. En ce cas, celui à qui il a été donné de voir éprouve les tourments de la damnation. C'est la vision en régime de *Rigueur*.

Il est dit aussi (8) qu'au début « lorsque le système du monde commença à se constituer, la Gloire, la *Shekinah*, élit son domicile à la racine, au lieu le plus bas. En effet, toutes les créatures occupaient alors une place correspondant à leur degré dans la hiérarchie... Dans ces conditions, le Ciel et la Terre étaient comme attachés l'un à l'autre et s'étreignaient mutuellement... Mais après la transgression de l'Adam primordial, les niveaux se trouvèrent confondus... Finalement, après la dissolution des liens, la Gloire émigra vers les régions supérieures d'où, par la suite, Abraham, Isaac et Jacob entreprirent de la faire redescendre (9). L'ayant d'une certaine manière attirée à eux, lui assignèrent comme siège leurs trois corps... Avec Moïse, la Gloire regagna les régions inférieures... mais elle n'eut de gîte fixe que lorsque David détermina le plan du sanctuaire... Et il ne faut pas ignorer que la Gloire présente en ce monde ne s'est manifestée qu'au seul peuple d'Israël ; mais, de là, la Grâce se déversait sur les 70 nations de la terre... »

La *Shekinah*, synthèse des *Sephiroth*, est la Gloire de Dieu présente dans le monde. C'est le Christ-Jésus, l'Emmanuel. Et

(7) *Pardès*, comme le mot « paradis », dérive du sanscrit *para-dêsha*, mot qui signifie « direction suprême » — celle qu'il faut suivre pour « voir » la *Shekinah*. — Le *Pardès* est également le « jardin », le verger mystique.

(8) Knorr de Rosenroth, *Lieux communs Kabbalistiques*, dans *Études traditionnelles* n° 316 (1954), traduction du latin par Yves Millet.

(9) Pascal : Non le Dieu des philosophes, mais le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob...

« si l'homme s'éloigne de la *Shekinah*, il pèche et il tombe sous le pouvoir des puissances qui dépendent de la Rigueur (main de justice) ; mais si l'homme se rapproche de la *Shekinah*, il se libère, car la *Shekinah* est la main droite de Dieu (main bénissante) » (10).

O chrétiens que nous sommes, qu'avons-nous fait de la *Shekinah*, notre Christ ? La *Shekinah* est en haut et en bas, à la droite du Père, et entre les doigts du prêtre qui opère la transsubstantiation ; elle est même en nous quand nous communions. Et, comme l'a excellemment vu René Guénon (11), les mots *Gloria* et *Pax* se réfèrent à la *Shekinah* d'en haut et à la *Shekinah* d'en bas (12). *Gloria in excelsis Deo, et in terra Pax hominibus bonæ voluntatis* : la Paix du Christ, vrai Dieu et vrai homme, sur tous ceux qui le connaissent, l'aiment et le suivent.

« Sache, ma fille, dit Dieu à saint Catherine de Sienne (13), que nul ne peut s'échapper de mes mains : car Je suis celui qui est et vous, vous n'êtes pas par vous-mêmes... Il est impossible aux hommes de sortir de moi : ou ils demeurent en moi sous l'étreinte de ma Justice qui punit leurs fautes, ou ils demeurent en moi, gardés par ma Miséricorde. Ouvre donc l'Œil de ton intelligence (14) et regarde ma main : tu verras que c'est la vérité que je te dis. Alors, ouvrant l'Œil de l'esprit pour obéir au Père très grand, dans cette main divine, elle voyait enfermé l'univers tout entier. »

(10) Vulliaud, *Kabbale juive*, Paris, Emile Nourry éd., tome I, p. 507.

(11) *Roi du Monde*, Editions traditionnelles, 1950, p. 21.

(12) Dans la Kabbale juive, la *Shekinah* n'est pas une *sephirah*, mais la synthèse des *sephiroth*. Cependant, à la *Shekinah* d'en haut correspond *Tiphereth* qui harmonise Rigueur et Clémence sous l'aspect miséricordieux et, à la *Shekinah* d'en bas, *Malkuth*, la dernière *sephirah* de l'Arbre.

(13) *Dialogue*, Deuxième réponse, chapitre II.

(14) Cette expression, qui équivaut à celle d'Œil du Cœur, se retrouve fréquemment chez sainte Catherine de Sienne, de même que l'expression « Œil de l'esprit ».

CHAPITRE XI

METANOIA RIGOUREUSE

I

Je ne suis capable de parler que du dévoilement en régime de Rigueur : ma science s'arrête là parce que mon expérience ne va pas plus loin. Si je suis conduit à m'aventurer du côté de la béatitude de ceux dont l'Œil du Cœur s'est ouvert en régime de Clémence, ce qui est le cas lorsque la créature en laquelle s'accomplit cette ouverture est radicalement purifiée, c'est à mes risques et périls. Mais, ces risques, je crois que je suis tenu de les courir et, ces périls, de les affronter, Dieu m'aidant.

Voici une créature impure en qui il a plu à Dieu d'opérer le dévoilement. Le dévoilement dure quelques secondes ou, puisque l'esprit vient de s'ouvrir à l'éternité, quelques siècles. Peu importe, ici le temps ne compte pas. Une nuit, cette créature est tirée de son sommeil, au propre et au figuré, par le sentiment, d'abord confus, de l'imminence d'une chose extraordinaire. Elle se lève et, soudain, voici le Commencement qui est aussi la Fin. En un instant, tous les voiles tombent et, avec une intensité foudroyante, sa propre et éternelle science surgit. Et elle apprend ainsi ce que depuis toujours elle avait su, mais qui, jusqu'à cette heure, lui avait été caché (Pourquoi ? Pourquoi ? Et comment avait-elle oublié ?), à savoir qu'hors l'Exister infini, rien n'existe, rien n'a jamais existé, rien n'existera jamais. Sur-le-champ, et aux yeux de son propre esprit, l'être de cette créature s'évanouit en une pure apparence dénuée de consistance ontologique, cependant que rayonne, comme d'un point situé en elle — ou plutôt : derrière elle ? ou au-dessus d'elle ? — l'écrasante Présence de l'Exister éternel et infini. Cette créature réalise qu'elle n'existe pas, qu'elle n'a jamais existé, qu'elle n'existera jamais. Seule existe cette Présence qui, retentissant dans son inexistence, la hausse spirituellement — elle qui n'existe pas ! — au niveau de l'*Ipsum esse*. Rien ne l'avait préparée à ce dévoilement et à cette rencontre avec la Vérité dévoilée ($\alpha - \lambda \eta \theta \epsilon \iota \alpha$: ce qui surgit de l'ou-

bli). Il est à première vue contradictoire de poser ensemble la rigoureuse inexistence de celui à qui l'*Ipsum esse* se dévoile et la Présence de cet *Ipsum esse* ; il est encore plus contradictoire de rejeter comme contradictoire cet ensemble de Tout et de Rien, dès lors qu'une fois seulement l'expérience en a été faite, car le dévoilement est évidence absolue et indiscutable. J'affirme donc que plus rien n'existait, ni moi-même, ni le monde, parce que l'Exister absolu venait de se manifester dans mon esprit et que je l'avais « vu » à mille lieues au-dessus de la pensée. La rencontre n'est pas rare de gens qui admettent que la vie est un songe et se montrent fort experts à disserter sur son peu de réalité. Mais, de même que la notion qu'un aveugle-né peut se faire des couleurs (1) est sans commune mesure avec ce qu'il connaîtrait de celles-ci si, soudain, la vue lui était donnée, de même, toutes les dissertations du monde ayant pour thème l'irréalité des choses et de l'être qui perçoit et pense ces choses, sont sans commune mesure avec ce qu'il est donné de voir quand s'ouvre l'Œil du Cœur.

Voici : je dormais et rêvais la vie et les choses de la vie, et moi-même parmi ces choses, allant et venant, percevant et pensant ; soudain, je m'éveille et vois qu'elles n'existent pas, qu'elles n'ont jamais existé et qu'elles n'existeront jamais. Mais qu'est-ce à dire ? Ont-elles cessé d'être ? Non, certes, elles continuent à être, et moi-même je continue à être et à les percevoir sensoriellement. Je dis seulement qu'elles et moi-même n'existent plus, qu'il y a extinction de toute existence devant (si je puis ainsi dire) l'Exister infini, Point énorme, immense et écrasant. Je n'existe pas, les choses n'existent pas ; nous subsistons seulement dans l'irréalité absolue (2). Je ne dis donc point : « non-être absolu », mais « non-être qui, de quelque façon, est » ou, encore : « être qui de quelque façon n'est pas », tandis que le Point énorme et écrasant est l'« Etre-qui-est », l'*Eheieh asher Eheieh* du Buisson ardent (3). Signifiant la per-

(1) Un aveugle-né peut se représenter par exemple que les couleurs sont ce par quoi des objets qui échappent aux autres sens peuvent, néanmoins, dans certaines conditions, être perçus.

(2) Je rappelle que la *subsistence* est l'état du suppôt entre l'état purement possible de l'essence qui correspond à ce suppôt et l'état existentiel qui est réalisé quand le suppôt exerce l'existence.

(3) *Exode*, III, 14. La Vulgate traduit *Ego sum qui sum*. Guénon assure que *Eheieh* n'est pas ici un verbe, mais un nom (Etre) et *Asher* un pronom relatif qui joue le rôle de copule (*Symbolisme de la Croix*, chap. XVII). *Ego sum qui sum* traduirait donc : « L'Etre est l'Etre », c'est-à-dire l'Etre-qui-est, l'Acte pur d'Etre, sans aucune trace de négativité.

fection de l'Etre, l'expression « Etre-qui-est » signifie par le fait même, l'Exister divin.

... Aucune pensée, si profonde et si opiniâtre qu'on la suppose, n'est capable d'ouvrir l'Œil du Cœur par lequel l'« Etre-qui-est » est vu par l'esprit comme voyant l'esprit. Tout processus mental se déroule nécessairement en deçà du seuil qu'il faut franchir pour que le renversement des perspectives ait lieu. Qui pense seulement l'illusion universelle est encore dans l'illusion, c'est-à-dire dans l'ignorance et une conviction au moins le soutient : la certitude de sa propre existence de sujet pensant. *Cogito, ergo sum* : telle est la vérité qui, en dépit de tout, reste à ceux qui, s'ils n'ont pas existentiellement vu la Vérité absolue, ont constaté, du moins, le peu de réalité du monde. Mais lorsqu'elle est vue, à l'instant où s'accomplit l'extinction existentielle radicale, la Vérité absolue est telle que je ne puis dire *ergo sum*, et pas même *sum*, mais *Esse, Ipsum esse* ; car l'éveil a pour effet non seulement d'éteindre les choses sensibles (sans pour autant abolir leur apparence), mais encore le moi qui pense ces choses, de sorte qu'il n'y a plus, en face de l'*Ipsum esse*, qu'une pure irréalité (choses et pensées des choses), véritable « résidu essentiel » dans la texture duquel le moi avec toutes ses facultés, est pris. Je me trouve alors, en tant que sujet pensant, tout entier relégué dans la sphère des objets qui, dans leur inexistence, font face au Sujet absolu dont l'Exister retentit dans mon esprit. Et cette « réalisation » est telle que la plus haute région de l'âme qui, seule, émerge de la sphère des objets, ne peut, dans l'*horreur sacrée*, se distinguer du Sujet absolu, ce Voyant que je vois me voir. Dans la mesure où je vois que, créature individuelle, je suis tout entier, avec mon âme psychique et avec mon corps, dans la sphère des objets, je réalise cette parfaite inexistence que la pensée cogitative ne peut réaliser. Mais, dans la mesure où, néanmoins, je ne puis me distinguer du Voyant suprême qui me voit et me déifie, je réalise mon identité avec l'Exister absolu, de sorte que, envisagés sous cet angle, l'éveil et l'extinction doivent être décrits comme *prise de conscience de ce qu'éternellement je suis*. Et cependant, cependant ! quand se trouve accompli le retour de cet état et que le sujet connaissant se retrouve sujet pensant, la question désespérée se pose : qu'est-ce ? qu'était-ce ? Comment puis-je vivre sous le fardeau de la pensée de ce que j'ai vu ?

C'est là, et avec une force formidable, l'expérience même de la Mort, car qu'est-ce que la mort physique, sinon une

rupture qui anéantit le monde, qui anéantit le corps, et qui contraint l'esprit à *voir et à se juger dans la lumière de Dieu* ? L'instant transformateur est celui de la mort de la créature individuelle, même si les liens psycho-physiques ne sont pas rompus. La Vérité absolue dissipe toute illusion et tue celui qui la voit face à face. Qui s'éveille en régime de Rigueur expérimente soudain, dans l'horreur sacrée, la confrontation de sa non-existence à l'Exister infini qui retentit en lui.

II

Celui que rien n'avait préparé au dévoilement et qui revient à son état de créature individuelle, se souvenant de l'horreur sacrée dont il a été investi dans la Rigueur absolue, connaît le désespoir. Il ne peut nier ni oublier qu'il a fait, de Dieu, une expérience radicale, et maintenant toutes les choses du monde pèsent sur lui et l'effarent. Il est extraordinaire qu'il y ait un monde, extraordinaire que je sois dans le monde ; il est fatal que je sois celui que je suis. Heureuses les bêtes du monde qui n'ont point à répondre à l'unique question posée, à laquelle on ne peut se soustraire, mais à laquelle, non plus, on ne peut répondre ! J'ai vécu de longues années dans l'hébétude, ne pouvant pas ne pas me souvenir, mais hors d'état de supporter le poids du souvenir. La créature est-elle, en réalité ultime, Dieu qui s'ignore en elle, et devient-elle Dieu quand Dieu s'éveille en elle et éteint inexorablement tout ce qui n'est pas Lui ? Ce monde paraît exister, et il me semble que j'existe dans le monde, mais cela n'est qu'une illusion. Que je m'éveille à nouveau, et tous ces objets, y compris l'individu que je suis, basculeront dans la non-existence. Comment concilier l'Exister infini qui éteint toute existence manifestée, et le sentiment tenace que, revenu à moi, j'ai d'exister ? La vérité n'est-elle pas que le Dieu qui sommeille en moi, et qui, lorsqu'il s'éveille, s'éveille en forme de JE, rêve toutes ces choses ? Quand je fus rejeté dans le monde, mon âme ayant gardé la trace ineffaçable de la brûlure de l'Absolu, je me disais, en effet, face à ce monde où je me vérifiais inscrit : tout cela est illusion pure et rêve, non point rêve que je fais, moi, mais rêve de ce Dieu que je suis quand s'ouvre l'Œil de mon cœur, rêve qu'il faut dissiper puisqu'il est illusoire et qu'il n'y a d'autre exister que l'Exister infini qui, un instant, retentit dans mon âme, me déformant et m'anéantissant. Et, devant les fleurs, les animaux innocents, et devant les autres hommes, je versais des larmes amères à

cause de la vanité de toutes ces choses auxquelles j'étais encore naïvement attaché.

C'eût été l'enfer si je n'eusse été encore vivant et « existant » corps et âme selon l'optique du monde. Ce n'était donc pas l'enfer, mais une sorte de purgatoire où, affolé, je cherchais le remède d'un mal que je ne pouvais exprimer — et à qui, dans les conditions que je viens de décrire, eussé-je pu l'exprimer, puisque je savais qu'il n'y avait personne ? Et chaque soir je me couchais, cherchant dans le sommeil un impossible repos, et chaque matin me trouvait debout et contemplant le vide, puis me mettant en quête de l'impossible salut. Or, il fut trouvé, car s'il ne l'avait pas été, pourrais-je écrire ces lignes ?